

INSTITUT GRAND-DUCAL  
Section des Sciences Morales et Politiques

---

Adrien RIES

J'ai prié pour vous  
à Compostelle

1988



## Avant - propos

Il y avait une époque où l'unité de l'Europe était une réalité. Il y avait un temps où, animés d'une même foi ardente et soulevés par un enthousiasme contagieux, sur les routes rocailleuses et poussiéreuses de l'Occident, des foules de pèlerins, en provenance de tous les coins de notre continent, confluaient vers les grands sanctuaires, et notamment vers St Jacques de Compostelle, ville perdue aux confins de notre continent sinon à l'extrême limite de l'univers alors connu, tombeau vénéré autour duquel la dévotion savait utiliser l'art à magnifier la croyance.

Supportant souffrances et privations, bravant dangers et maladies, ils trouvaient dans la rencontre avec le sacré et dans la participation dévote au mystère divin, recours, guérison et libération. En même temps, cette démarche purificatrice, à l'épreuve des longs chemins, vers un sanctuaire insigne de chrétienté, était à la fois une expiation physique et un rachat qui, par surcroît, comblaient le cœur d'euphorie vitale, car la présence sacrale de la divinité vénérée compensait bien des manques de la vie quotidienne. Depuis longtemps notre mentalité, dite positive, a perdu la pratique et ignore la vraie signification de ces randonnées. La quête du progrès et de la croissance ne laisse plus de temps pour le recueillement et la méditation jugés stériles parce que matériellement inefficaces.

Or, si les foules ne convergent plus vers les lointains sanctuaires, foyers de grâce et de rénovation intérieure, tout le monde n'a pourtant pas perdu le goût de ces longues marches à la fois exaltantes et enrichissantes. Et un de ces pèlerins du 20<sup>e</sup> siècle se trouve heureusement parmi nous. Dans sa vie professionnelle il a travaillé, corps et âme, à l'unification de notre Europe moderne, industrialisée et "technisée", bourrée de machines, d'automobiles et d'ordinateurs, de cette Europe orientée, sur le secteur industriel comme sur le plan agricole, vers la productivité, la vente, l'investissement.

Mais ce spécialiste des entreprises mécanisées n'a pas perdu la foi dans les vieilles valeurs spirituelles et humaines de notre passé, valeurs dont la synthèse avec notre mentalité scientifique et technique n'était jamais aussi urgente que de nos jours. Prenant congé de ses occupations coutumières, il ne s'est pas retiré dans son refuge aux bords de l'Our, mais il a voulu retrouver et flâner, dans le grand air des sentiers sinueux serpentant encore aujourd'hui, à travers les paisibles campagnes, vers le lointain St Jacques, quelques souffles de

de cette atmosphère ardente et exaltante qu'ont respirée les pèlerins d'antan.

Quel périple! 99 jours en route, 510 heures de marche, 2286 km parcourus! tantôt sous un ciel maussade ou même déchiré de pluies orageuses, tantôt sous un soleil radieux déversant des flots de lumière et de chaleur sur l'intrépide voyageur dévorant les distances avec une opiniâtreté enthousiaste.

Mais c'était pour notre pèlerin de l'ère industrielle, au plein milieu du 20<sup>e</sup> siècle, la rencontre vivante avec notre propre passé, avec au moins quelques-unes des racines qui font l'originalité, voire l'identité du monde occidental.

Mais c'est aussi une expérience personnelle, fructueuse, enrichissante pour notre marcheur solitaire qui, en s'abandonnant à ses longues méditations, a retrouvé, dans notre Europe, à la fois prospère à force de progrès et indigente à défaut de valeurs spirituelles, de cœur et de responsabilité morale, une voie vers une spiritualité nouvelle résultant justement de la symbiose entre les valeurs civilisatrices de jadis et notre mentalité scientifique et technique.

Je remercie vivement M. Adrien Ries, un des membres les plus actifs de notre section, de nous faire part de ses expériences qui ne restent certainement pas étrangères aux préoccupations d'une section des sciences morales et politiques. Son exemple pourra faire réfléchir chacun d'entre nous.

E. Wagner

Président de la section

J'ai prié pour vous  
à Compostelle

un témoignage

par

Adrien RIES

(directeur général honoraire, Commission des C.E.)



Le vendredi 1<sup>er</sup> mai 1987, je pars de mon village natal de Bivels, au Nord du Grand-Duché de Luxembourg. Ce n'est pas une randonnée ordinaire que j'entame en ce jour de la fête du travail, mais un pèlerinage vers la lointaine Galice. Je porte en moi un rêve étoilé: aller à pied de Bivels à Santiago de Compostela en suivant la voie lactée, sur les traces de millions d'hommes et de femmes qui ont parcouru avant moi les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle. Je ne porte pourtant ni bourdon ni besace; je n'arbore pas de coquille, enseigne traditionnelle des jacobipètes. Randonneur invétéré je porte mon sac au dos et trimbale joyeusement mes dix kilos de bagages, sac de couchage compris. La perspective d'une longue marche solitaire me comble de joie, mais suscite aussi quelques inquiétudes.

99 jours plus tard, le 7 août 1987, également un vendredi, vers 16 heures 30, je fais mon entrée joyeuse dans ce que mon pote Ayméri Picaud appelle "la très excellente ville de l'apôtre, pleine de toutes délices, qui a la garde du précieux corps de saint Jacques et qui est reconnue pour cela comme étant la plus heureuse et la plus noble de toutes les villes d'Espagne". Je me rends sans détours à la cathédrale, m'agenouille devant l'imposant maître-autel et pose le baiser traditionnel sur les dalles de pierre. Je prends place sur un vieux banc, au milieu d'une foule grouillante. Je remercie Dieu et Saint Jacques de m'avoir amené à bon port: en 510 heures de marche, dont 400 environ en solitaire, j'ai couvert exactement 2.286 kilomètres; j'ai traversé la France du Nord au Sud, obliquant vers le Sud-Ouest à partir du Puy, franchissant successivement le Massif-Central, les Pyrénées, la Chaîne Cantabrique. Me voici arrivé à Santiago de Compostela, à quelques pas seulement du Finisterre de l'Europe.

Une indéfinissable impression de lassitude s'empare de moi. Me voici assis dans l'un des sanctuaires les plus célèbres du monde, aux termes d'un dur effort physique et de quelques rudes épreuves psychologiques, la tête encore bourdonnante des mille et une aventures vécues sur le camino de Santiago, le cœur encore débordant d'affection pour les centaines d'amis que je me suis faits en cours de route. Mais, au lieu de jubiler je m'afflige. Comme tant d'autres pèlerins j'éprouve une profonde tristesse d'être arrivé au but. Je mets du temps à comprendre que la route est le véritable objectif du pèlerin: c'est en chemin que se déroule le pèlerinage, non à l'arrivée. L'état de grâce, c'est sur le sentier de Saint-Jacques, et non à Saint-Jacques, qu'on le vit.

Pourquoi suis-je allé à Santiago de Compostela? J'aurais pu aller à Rome, en suivant l'itinéraire du voyage d'Italie de Goethe. Ou à Jérusalem, la cité de mes rêves. Je me rends compte maintenant de la relative insignifiance de telle ou telle destination. Saint-Jacques-de-Compostelle se situe en Galice, bien sûr. Mais Saint-Jacques-de-Compostelle est toute où je suis, à Bivels ou ailleurs.

Pourtant c'est à Santiago que je suis allé! Pourquoi? Depuis exactement l'âge de 29 ans j'ai rêvé de me retirer de la vie dite active vers la cinquantaine. Ce rêve un peu fou devint réalité grâce à l'élargissement de la Communauté à l'Espagne et au Portugal. M. Jacques Delors, Président de la Commission européenne, demanda des volontaires à la préretraite, afin de libérer certains postes en faveur de ressortissants de la Péninsule ibérique. C'est ainsi que je pus entrer à l'âge de 53 ans dans la confrérie sélecte des directeurs généraux honoraires de la Commission. Pour la première fois de ma vie, je pus combiner au mieux mes trois facteurs de production: la santé, la liberté et l'indépendance financière. Il n'étonnera personne que j'aie voulu commencer ma troisième vie - je dis bien: troisième vie, pas: troisième âge - par un pèlerinage à Saint-Jacques, puisque c'est un Jacques (Delors) qui m'a fait un pont d'or et que c'est un Ibère qui fait mon boulot à Bruxelles. Quoi de plus naturel que de vouloir les remercier l'un et l'autre en allant prier pour eux à Compostelle!

Mais avant de prier à Compostelle, j'y suis allé en priant. Dans mes bagages j'emporte un seul livre: la Bible. Je lis alternativement dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Les 150 psaumes sont au menu de toutes mes lectures bibliques; et celles-ci alimentent mes méditations journalières.

- Que lis-tu? me demande un confrère, autrichien, radiologue renommé à Vienne, pour la troisième fois sur le camino frances.
- L'Evangile selon Saint-Mathieu.
- Comment peux-tu prendre au sérieux de telles balivernes? - Il ajoute, après avoir exhalé une bouffée de fumée de cigarette: cela me rappelle un mot de Stendhal: "des balivernes, que plusieurs coteries veulent faire passer pour des vérités".
- Je ne veux pas te causer une peine inutile, mais Saint-Mathieu vaut bien ton Stendhal; et puis, un radiologue qui fume comme un sapeur n'est pas forcément une référence en matière religieuse. Et toi, pourquoi vas-tu à Saint-Jacques?

- Moi, je fais un pèlerinage culturel et historique; je voudrais vivre quelques jours en symbiose avec les millions de gens, païens ou chrétiens, qui m'ont devancé sur la route du couchant.

Ce toubib autrichien n'est pas le seul jacquaire rencontré sur le chemin de Compostelle qui attaque mes convictions religieuses. Les conversations entre pèlerins sont familières, franches et directes. Le tutoiement est de rigueur, qu'on parle français, espagnol, allemand, anglais ou néerlandais. Dès qu'il s'est arraché à son milieu sociologique, le jacquaire pense, parle et agit comme sociétaire d'une corporation secrète. Je savais que les motivations touristiques étaient plus nombreuses chez mes compagnons que les intentions purement religieuses. Mais j'ignorais que certains partaient vers Santiago en quête d'explications rationnelles de ce qu'ils appellent un phénomène d'hystérie collective. Pour tel couple allemand, tel cycliste néerlandais ou tel ex-militaire français, je fais figure de provocateur vivant, avec mon éternelle Bible sous le bras et mes citations bibliques aux lèvres.

Pourtant je ne veux provoquer personne, sauf peut-être moi-même. Cela me réussit parfois. Par exemple, lorsque je lis dans Saint-Mathieu, 5, 23-24: "Si donc tu viens présenter ton offrande à Dieu à l'autel et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse-là ton offrande, devant l'autel, et va d'abord faire la paix avec ton frère; puis reviens et présente ton offrande à Dieu." En parcourant mon carnet d'adresses je découvre illico des dizaines de noms de frères qui ont quelque raison d'avoir quelque chose contre moi. Je décide de leur envoyer une carte postale avec un message de paix. J'espère que ceux parmi vous qui n'ont pas reçu de carte n'ont vraiment rien contre moi. Et je précise pour le procès-verbal que l'envoi de messages postaux à notre Président ne signifie pas que je lui ai appliqué le chapitre 5 de l'Evangile selon Saint-Mathieu.

Souvent mon pèlerinage religieux acquiert une dimension culturelle. Le chemin de Saint-Jacques est jalonné d'églises et de chapelles, de couvents et d'abbayes, de basiliques et collégiales, de cloîtres, de cathédrales, d'oratoires et d'abbatiales. Que dois-je admirer le plus, des chapiteaux romans ou des portails gothiques? Notre-Dame du Puy ou Sainte-Foy de Conques? L'abbaye Troisfontaines en ruines, celle de Montier en Der convertie en harras national ou celle de Clairvaux, première prison de sécurité de France?

Le 7 juillet, dans la vénérable église du monastère de Ronce-

vaux, après la grand-messe concélébrée par l'ensemble des chanoins réguliers de Saint-Augustin en l'honneur de Saint-Firmin, patron du diocèse de Pampelune, les pèlerins s'avancent jusqu'aux pieds de l'autel. Le chanoine hôtelier s'adresse à la trentaine que nous sommes, d'abord en espagnol, puis en français. Il nous donne la bénédiction spéciale réservée aux pèlerins et nous congédie par les mots: "Priez pour nous à Compostelle!" C'est à ce moment qu'éclatent les grandes orgues dans une toccata vibrante, qui s'élève vers la voûte majestueuse du sanctuaire. Je me sens petit, pécheur, faible, défaillant. Je murmure un des versets du psaume 129: "Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit?" "Si tu tenais compte de nos péchés, Seigneur, Seigneur, qui pourrait subsister?"

Je n'ai guère eu le temps de me préparer à ce long périple. Dans ma bibliothèque je ne trouve qu'un seul ouvrage: "Sur le chemin de Saint-Jacques de Luxembourg à Compostelle" de Maria-C. Haller. Mon ami Hans-Dieter, qui me rejoint deux fois pour me tenir compagnie, m'apporte un des classiques de la littérature jacobine: "Priez pour nous à Compostelle" de Pierre Barret et Jean-Noël Gurgand. Je dévore ce livre entre Decazeville et Cahors. Pour m'orienter sur les 1.532 kilomètres qui séparent Bivels de Roncevaux, je n'emporte avec moi que la carte No 903 de l'Institut géographique national indiquant les sentiers de grande randonnée (les G.R.) de France. En cours de route j'achète au fur et à mesure des cartes géographiques plus détaillées.

Cependant je ne colle pas aux G.R. Parfois c'est le mauvais temps qui me chasse de sentiers boueux. Plus souvent je me lance sur des détours à la recherche d'un homme, d'un fait historique, d'un monument culturel. C'est ainsi que je rends visite au Général de Gaulle à Colombey-les-deux-Eglises, à Vercingétorix à Alise-Sainte-Reine, à Alexandre Maginot à Revigny-sur-Ornain. Les guerres sont omniprésentes sur mon chemin: "les grands cimetières sous la lune" qui peuplent les champs de bataille de 14-18, les monuments aux morts des villages français, où je dénombre parfois plus de noms que je ne compte de maisons, les villages-martyrs et les stèles funéraires érigées à l'endroit où tombèrent des maquisards en 41-44.

En Espagne, les réminiscences guerrières sont moins nombreuses. Elles sont surtout plus lointaines. On vous rappelle un peu partout la bataille de Clavijo, anno 844, où Saint-Jacques aurait chevauché un grand cheval blanc et aidé les combattants chrétiens à battre les Maures. Mais la guerre civile, terrible et meurtrière, est pudiquement passée sous silence. La plupart

des jeunes Espagnols, mes compagnons de route, refusent même d'en parler. Ils prétendent n'avoir lu ni Hemingway (For whom the bell tolls), ni Orwell (Homage to Catalonia), ni même Malraux (L'Espoir). Est-ce un signe des temps?

Le parcours espagnol ne se prête plus guère aux détours imprévisibles. De la frontière franco-espagnole à 1.300 mètres d'altitude dans les Pyrénées jusqu'au porche de la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle, le camino de Santiago suit un tracé balisé de couleur jaune. Le "guia del peregrino", cadeau de mon ami Tino, autre compagnon de quelques jours, en donne les détails. Le pèlerin trouve ainsi la route à suivre avec une égale aisance dans des grandes villes comme Pampelune ou Leon et dans les plus petits hameaux de Navarre ou de la Rioja, sur les immenses hauts plateaux de la Meseta castillane et sur les versants abrupts du Cebreiro.

A San Juan de Ortega, un sale petit clébard, aux poils blonds et broussailleux, se joint à moi. J'ai beau le renvoyer chez lui, rien à faire: il court devant moi, m'attend au bout du chemin, repart dès qu'il m'aperçoit. Nous marchons de concert, pendant des heures, sous un soleil de plomb. Je lui donne un nom: Jeffke. J'essaie de lui trouver de l'eau; je veux partager une tranche de pain avec lui, mais il refuse. Parfois il se trompe de direction; alors c'est lui qui me suit; évidemment il ignore que je déchiffre plus facilement que lui le balisage du camino. Dans les villages Jeffke m'attend et marche fièrement à mes côtés, dédaignant souverainement les nombreux chiens indigènes qui tentent de s'approcher de lui. Jeffke et moi, nous nous parlons comme de vieux amis. Jeffke me comprend - d'ailleurs tous les chiens espagnols comprennent le luxembourgeois -, il me donne la réplique de sa queue en trompette, il m'appelle d'un toussotement discret. Lorsque je me repose, il s'assied à une distance respectueuse, car il sait qu'il faut beaucoup de temps pour se faire apprivoiser. Nous marchons ensemble sur plus de 20 kilomètres, jusqu'à Villafria, un faubourg de Burgos. Jeffke se couche à l'ombre d'un camion en stationnement; il est visiblement très fatigué. C'est alors que je commets une vilaine trahison: je m'en vais sur la pointe des pieds, laissant mon Jeffke se reposer d'une marche trop longue pour un petit cabot comme lui. Très tôt le lendemain matin, après une nuit peuplée de cauchemars, animé d'un remords tardif, je prends le bus jusqu'à Villafria. Pendant plus de deux heures je reste à l'endroit où j'ai lâchement abandonné Jeffke, je l'appelle, je le cherche, je le siffle: en vain! Jeffke restera toujours mon "chien perdu sans collier".

Comme à Paray-le-Monial, à Autun, à Moissac, à Burgos aussi je passe une partie de mon après-midi dans la cathédrale. J'y reviens pour la messe du soir. J'y écoute les chanoines psalmodier en latin des vêpres interminables. J'y reste debout, longtemps, près de la tombe du Cid. Je pense aux bâtisseurs de cathédrales, à ces francs maçons du Moyen-Age, à ces statuaires et autres sculpteurs, à ces verriers, orfèvres, ébénistes et charpentiers, à ces milliers d'artisans et de compagnons, qui ont parsemé mon chemin de mille merveilles. A Burgos, je ne puis m'empêcher de penser aussi à Jeffke.

Je suis un lève-tôt. Mes étapes journalières débutent vers 6 ou 7 heures du matin et se terminent généralement en début d'après-midi. Dès que j'ai trouvé un gîte, je soigne mes pieds, je fais ma lessive, je m'étends pour une sieste de deux heures. Le reste de la journée est consacré à la visite des lieux. Le soir je téléphone à mon épouse et j'écris lettres et cartes postales. La France est le paradis du téléphonage: dans le moindre bourg perdu au fond de la France profonde, vous trouvez au moins une cabine d'où vous pouvez appeler le monde entier. L'Espagne aussi est en voie de s'équiper; sur 25 étapes espagnoles, une seule n'avait pas de cabine téléphonique; c'était au sommet du Cebreiro, dans la Chaîne Cantabrique.

Au départ, j'avais prévu d'observer un jour de repos par semaine. J'ai très vite abandonné ce projet, laissant à mon corps le soin de réclamer un jour chômé au fur et à mesure des besoins. Ainsi je n'ai eu droit finalement qu'à onze jours d'inactivité, dont trois au bord de la mer, en compagnie de ma femme et de deux de mes enfants. Les villes où j'ai pu me relaxer, voire récupérer, restent des étapes privilégiées de ce beau voyage, au moins dans mes souvenirs: Saint-Dizier et ses Bragards, Beaune, son hôtel-Dieu et son musée du vin de Bourgogne, Roanne et les Frères Troisgros, Le-Puy-en-Velay, le plus beau site urbain après celui de Jerusalem, Cahors et son pont fortifié Valentré, Eauze, capitale de l'Armagnac, Burgos et son Arco de Santa Maria, Villafranca del Bierzo, enfin Santiago de Compostela et ses milliers de pèlerins.

S'il y a peu de pèlerins de nos jours, c'est que nous sommes des gens pressés. Le pèlerin, lui, a du temps et il prend son temps. Le temps qu'il faut pour admirer le paysage qu'il assimile à la vitesse séculaire de l'humanité (5 kilomètres à l'heure). Le temps qu'il faut pour écouter le vent balayant les grandes forêts domaniales ou le gazouillis des oiseaux dans les sous-bois. Le temps qu'il faut pour parler, avec des hommes bien sûr, mais

aussi avec tel troupeau de vaches laitières, de bovins, de moutons ou de chevaux, avec chiens, chats, lièvres, lapins. Personne ne peut s'imaginer le nombre de rencontres journalières qui attendent le randonneur ni la dimension humaine et la qualité intrinsèque des contacts.

A l'entrée de Navarrenx - à environ 1.300 kilomètres de mon point de départ - un jeune homme me suit à vélo. Parti de Maslacoq tôt le matin, j'ai près de 25 kilomètres derrière moi; il fait très chaud et je traîne la patte. Après maintes hésitations, le garçon m'adresse la parole:

- Bonjour, Monsieur, vous aimez marcher?
- Salut! Tu vois bien, mais aujourd'hui je suis très fatigué.
- Vous venez de loin?
- Du Grand-Duché de Luxembourg!
- Du Grand-Duché de Luxembourg? Mon Dieu! Vous avez dû marcher toute la nuit!!

Entre Bivels et Santiago, je ne rencontre que des gens aimables, gentils, serviables, généreux. Très vite je revise mon préjugé un peu négatif contre les Français et les Espagnols. Il est vrai que jusqu'ici je n'ai guère fréquenté que des habitants des capitales et surtout des fonctionnaires et des journalistes. Ces gens-là sont aussi peu représentatifs de leur pays respectif que les militaires de carrière et les douaniers. Je n'ai trouvé aucun Parisien sur mon chemin de France ni de Madrilène en Espagne. Ces gens-là voyagent en voiture; et comme la plupart des automobilistes, ils répondent à la définition que donne d'eux le psalmiste: "ils ont des pieds, mais ne marchent pas, des yeux mais ne voient pas, des oreilles mais n'entendent pas, une bouche mais ne parlent pas."

Par contre je converse avec grand nombre de Champenois, Bourguignons, Auvergnats, Gascons, Basques, Navarrais, Castillans, Léonais - avec des vigneron du Quercy, des bergers du Rouergue, des maraîchers de l'Age-nais, des artisans du Bierzo, des paysans de Galice. Je redécouvre le vieil adage: plus les gens sont pauvres, plus ils sont accueillants et charitables. J'apprends qu'il faut savoir non seulement donner mais encore et surtout accepter de bon coeur ce qu'on nous offre. Et aussi, qu'il faut savoir demander avec modestie et respect.

Il est plus de 15 heures lorsque je pousse la porte de l'hostellerie de O Cebreiro. Je viens de marcher pendant près de huit heures, plus de trente kilomètres en montée, sous un soleil implacable. Toutes les tables sont occupées. Apercevant mon regard désespéré, une jeune femme me fait

signe; avec son mari, ses trois enfants et les grands-parents, elle occupe une longue table en bois de chêne; moyennant un effort commun, on me trouve un coin sur l'un des bancs. Je puis enfin m'asseoir, reprendre haleine, assouvir soif et faim. Bientôt nous sommes engagés dans une conversation familière qui ne prend fin que trois heures plus tard, lorsque la famille décide de rentrer. Le grand-père me serre la main, solennellement et longuement, comme à un très vieil ami:

- Monsieur, dit-il, j'ai éprouvé beaucoup de plaisir à vous connaître. Permettez-moi de vous offrir le déjeuner!

Ce déjeuner qui m'est offert, je l'accepte avec autant de bonheur que j'accepte ailleurs une tasse de thé, une omelette, une bouteille de vin, un gîte, un morceau de pain, de l'eau fraîche. Entre pèlerins on partage boissons et victuailles, on se soigne mutuellement, on dépanne. Sur la route, la fraternité prend un autre sens que dans les livres. Entre Castrojeriz et Promista, en pleine Meseta, une frêle créature est en train de charger des bottes de paille sur un chariot. Elle peine visiblement. Mon compagnon d'un jour, ancien officier de gendarmerie, 68 ans, allemand, pour la 8<sup>e</sup> fois sur le chemin de Saint-Jacques, enlève son sac et s'en va dans le champ relayer la paysanne. Ce jour-là, charger des bottes est plus important que marcher.

Risque-t-on de mauvaise rencontre sur le chemin entre Bivels et Santiago de Compostela? Sincèrement, je pense que non. A moins qu'on ne veuille considérer comme telle le contrôle imprévu d'identité auquel nous a soumis le gendarme de Nolay. Ce grippe-coquin, voulant faire du zèle ou considérant que chaque randonneur est un vagabond ou un malfaiteur potentiel, me vexe profondément. Il procède à un contrôle discriminatoire et vexatoire de deux piétons paisibles et souriants, qui ne commettent d'autre infraction que celle de porter un sac au dos. J'écris immédiatement une lettre ouverte au journal régional, qui l'ignore évidemment, puis je m'adresse au maire de Nolay et lui suggère de rebaptiser son patelin et de lui donner le nom ô combien compromettant de Nolay-le-Gendarme. J'attends toujours l'invitation officielle aux cérémonies du baptême officiel.

En arrivant à Moissac, le matin vers 11 heures, après trois heures de marche seulement, je lis sur une affiche que l'orchestre symphonique de Toulouse donnera le soir même la messe en si mineur de Bach, dans le cadre

prestigieux de la cathédrale. Je décide aussitôt de rester à Moissac. Déjà à Beaune j'avais dû renoncer, faute de billet d'entrée, à la représentation, dans la salle des pauvres de l'hôtel-Dieu, de la "Grosse Messe" de Mozart. La grande musique me manque d'autant plus que la lecture journalière de l'Écriture Sainte me rappelle constamment certains de mes compositeurs préférés: Händel (Le Messie) - Brahms (ein deutsches Requiem) - Mozart (vesperae solennes de confessore) - Verdi (Messa da Requiem) - Bach (Mathäus -, Johannes Passion). Alors, tel Charles Trenet, je chante sur mon chemin, je psalmodie, je fredonne, je siffle, je chante à tue-tête. Dieu, que la vie est belle sur la route!

Pour aller à Saint-Jacques, j'ai mis 99 jours, pour revenir, 5 heures. C'est en débarquant à l'aéroport de Zaventem que j'aperçois les premiers douaniers. L'Europe sans frontières, ce n'est qu'à pied qu'on la découvre. Mais elle existe. Seulement voilà: il faut ranger sa voiture et ses vieilles habitudes et aller de l'avant, à pied, sans autre cordon ombilical que le téléphone. En partant de Bivels, je n'étais qu'un randonneur; en arrivant à Saint-Jacques, je suis un pèlerin. En cours de route j'ai subi une mutation profonde; j'ai perdu 11 kilogrammes de poids inutile; j'ai pris une distance appréciable par rapport à ma seconde vie; j'ai séparé le grain de l'ivraie; j'ai beaucoup réfléchi, médité, imaginé, interrogé, vu, compris, cru comprendre; j'ai admiré maintes merveilles; j'ai fait la connaissance d'hommes et de femmes, jeunes et vieux, de toutes nationalités, professions, croyances; j'ai démontré à moi-même que j'étais capable de marcher sur 2.289 kilomètres, seul la plupart du temps, le sac au dos.

Et j'ai prié pour vous à Compostelle!





